



Victoire.
Des miliciens tirent
en l'air dans le
centre de la ville
pour célébrer
le retour des
Palmyriens,
le 15 décembre.

À Palmyre, l'effervescence de la nouvelle Syrie

Carrefour stratégique. Délivrée du régime d'Assad, l'oasis s'organise
pour éviter l'anarchie. À l'image du reste du pays.

PHOTO: AGENCE FRANCE PRESSE / A. LEE DODGE

PALMYRE (SYRIE), GUILLAUME
PERRIER ET DAHMAN ALASAAD.
PHOTOS: ANTOINE AGOUDJIAN

Un véhicule blindé de couleur camouflage déboule dans une rue de Palmyre, la musique à plein volume. Une poignée de miliciens hirsutes, armes en bandoulière, descendent d'un bonod au son de la voix de Madonna, qui chante « La Isla Bonita ». Rebelles syriens originaires de Palmyre, ils célèbrent en fanfare leur retour au bercail après l'effondrement du régime de Bachar el-Assad. Leur chef, Abou Adel, arrive du nord et reprend le contrôle de ses troupes.

Cet homme élané de 32 ans, vêtu d'un survêtement russe, distribue les ordres en rafales. Il envoie l'un de ses combattants remorquer un véhicule, un autre chercher de l'essence. Ancien commandant de l'Armée nationale syrienne (ANS), une coalition de factions islamistes pro-Assad, il s'est rallié à Hayat Tahrir al-Cham (HTC) depuis un an. Adoubé par le groupe d'Al-Joulani, il est désormais le patron de Palmyre, celui qui doit restaurer l'ordre. Son frère, Abou Douma, est chargé des relations politiques et doit assurer la transition la moins chaotique possible. Les deux frères, qui ont été parmi les premiers manifestants, dans la ville, à se soulever contre la tyrannie du régime, en mars 2011, sont accueillis en héros. Leur tâche est immense.

La priorité est d'instaurer une autorité après plusieurs jours d'anarchie, de pillages et d'incertitude. Abou Adel saute dans sa jeep Patriot avec trois miliciens et démarre en trombe pour s'emparer d'un dépôt de céréales. Le hangar appartient à un collaborateur du régime, proche de Maher el-Assad, le frère du dictateur déchu, qui a fui le pays dès les premières heures. « Cet homme a volé des hectares de terre aux agriculteurs et les accusait d'être pro-rébelles. On va restituer tout cela à leurs propriétaires », promet le chef de guerre. Sous le hangar moisissent des tonnes de



REPÈRES

Mars 2011 Début d'un soulèvement russe, distribue les ordres en rafales. Il envoie l'un de ses combattants remorquer un véhicule, un autre chercher de l'essence. Ancien commandant de l'Armée nationale syrienne (ANS), une coalition de factions islamistes pro-Assad, il s'est rallié à Hayat Tahrir al-Cham (HTC) depuis un an. Adoubé par le groupe d'Al-Joulani, il est désormais le patron de Palmyre, celui qui doit restaurer l'ordre. Son frère, Abou Douma, est chargé des relations politiques et doit assurer la transition la moins chaotique possible. Les deux frères, qui ont été parmi les premiers manifestants, dans la ville, à se soulever contre la tyrannie du régime, en mars 2011, sont accueillis en héros. Leur tâche est immense.

Décembre 2024 Libération par les rebelles islamistes.

Chef de guerre.

Abou Adel, ancien commandant de l'Armée nationale syrienne, rallié à Hayat Tahrir al-Cham depuis un an, est chargé de restaurer l'ordre à Palmyre.



blé volées et des machines agricoles confisquées. Assad Yassine vient de rentrer à Palmyre après neuf ans d'exil. Il a retrouvé son exploitation saccagée, les troncs de ses oliviers entassés dans un coin du hangar : « C'est devenu un désert, mais, avant, cette terre était cultivée. Ils ont arraché mes oliviers ! Certains avaient plus de mille ans. J'ai grandi avec ces oliviers qu'entretenait mon grand père. Je n'ai plus que des photos à montrer à mes enfants. Ce régime a tout détruit, les oliviers, les pierres, le sable, tout ».

Abou Adel reçoit un appel et saute de nouveau dans son 4x4. Cette fois, c'est au centre de stockage de gaz naturel qu'on lui signale des pillages. Il embarque des renforts, un groupe de combattants appartenant à Ahrar al-Charqiya, une faction radicale qui s'est notamment fait connaître en 2019 pour ses crimes de guerre dans la région autonome kurde du Nord-Est et l'assassinat de la

politicienne Hevryn Khalaf. L'un d'eux a perdu un œil sur la ligne de front. Leurs uniformes sentent la sueur et la poudre. Dans leur voiture, un écran diffuse des clips de propagande à la gloire des moudjahidins. « Nous ne sommes pas assoiffés de sang, s'esclaffe le plus âgé du groupe, un ancien chef cuisinier. Nous rentrons à la maison, nous allons jeter nos kalachnikovs au feu et retourner à la vie civile, si Dieu le veut. »

Convoltité. En attendant, les voix sur l'immense site gazier, abandonné en catastrophe par l'armée russe, qui en avait fait un camp retranché avec des moyens impressionnants. Sur place se trouvent encore des dizaines de véhicules : camions, ambulances, blindés, tanks T-90 et lanceurs de Katioucha, les fameux « orgues de Staline »... Mais aussi des conteneurs entiers bourrés d'armes, de munitions, d'équipements, d'uniformes, de drones... Les soldats russes ont tout laissé. De quoi susciter la convoitise. Des civils s'introduisent pour récupérer des convecteurs, du bois, des médicaments, des couvertures, de la vaisselle, qu'ils chargent sur des motos. Abou Adel vient surtout déloger un groupe de miliciens qui s'est approprié l'arsenal militaire. « Que faites-vous là ? leur hurle-t-il. Maintenez, c'est nous qui contrôlons la zone. Dégagez, avant qu'on vous botte le cul ! Dites à votre chef que c'est Abou Adel qui l'ordonne ! » Les deux salafistes, gênés, regardent leurs chaussures. « Ne nous parlez pas comme ça devant des étrangers », fait l'un d'eux. « Net ! Inquiet pas, c'est juste la CIA et Interpol, rit Abou Adel, allez, ouste ! »

Adoubé par les ex-dijahidistes de HTC, qui ont lancé les opérations depuis le nord de la Syrie contre Bachar el-Assad, Abou Adel doit unir une myriade de factions sous son autorité. Le numéro d'équilibriste nécessite diplomatie et fermeté et rappelle la complexité des liens au sein de la galaxie islamiste de l'opposition syrienne. Chacune a son idéolo-

PHOTO: ANTOINE AGOUDJIAN



gie, ses buts de guerre, son agenda... Les salafistes d'Ahrar al-Cham, arrivés d'Ildlib, ne sont pas vus d'un bon œil. Mais leurs alliés de Suqour al-Cham, ex-rivaux d'Al-Joulani, se sont installés dans l'ancienne ville palmyrène des moudjahidats. Les services de renseignement d'Assad, et ce qui compte, c'est que la plupart sont des gens de Palmyre. Nous allons nous entendre, veut croire Abou Nayla, un proche d'Abou Adel. Al-Joulani nous a donné l'ordre de ne tuer personne. Nous allons instaurer des tribunaux civils pour régler les conflits. » Cet homme à la peau claire et aux yeux bleus vient de retrouver son appartement, quitté en 2014 pour s'engager dans la rébellion armée. Le régime y avait installé les bureaux de l'Agence de presse officielle syrienne (Syrian Arab News Agency). Abou Nayla y a écrit désormais la salle d'opération des forces palmyriniennes.

C'est sur un tapis crasseux et des coussins posés au sol que se

Retour.

Des combattants retrouvent des amis ou des parents en exil pendant la guerre.

discute l'avenir de Palmyre. Trois jours à peine après la chute du régime, une délégation de notables se présente chez Abou Nayla. L'ancien maire et le responsable du quartier de la prison viennent faire allégeance aux nouveaux hommes forts. Après des années au service du régime Assad, ces hommes n'en mènent pas large. Les rebelles ont besoin d'eux, au moins pour assu-

rer la transition. « Le régime criminel est parti en cinq minutes, mais nous sommes restés. La priorité était de protéger l'approvisionnement en eau, l'hôpital et la seule boulangerie de la ville. Les Bédoûins de la région commentent beaucoup de pillages », affirme Hani Daas, l'ex-maire. « Ne

« Nous rentrons à la maison, nous allons jeter nos kalachnikovs au feu et retourner à la vie civile. » Un ancien chef cuisinier

nous en vieillir pas, nous avons passé cinquante ans sous ce régime », s'excuse le responsable de quartier. Pour les chefs de HTC, la priorité est de restaurer les services publics et d'assurer la stabilité, pour permettre le retour des Palmyriens déplacés. La ville, qui comptait 80 000 habitants avant 2011, en compte à peine 3 500, ceux qui ne pouvaient pas partir ou qui avaient accepté la « réconciliation » avec le gouvernement Assad. « Nous allons commencer par nettoyer la ville de tous les débris et nous occuper du musée. Nous attendons des renforts de HTC pour l'organisation », précise Abou Nayla. « Ils ont montré de bonnes intentions à Damas, on va voir comment cela se passe ici », avance prudemment l'ancien maire.

Le musée des Antiquités de Palmyre est un lieu convoité. Construit par la France, comme tout le reste de la ville moderne, à l'époque du mandat français en Syrie (1923-1946), le bâtiment abritait une collection de précieux...

... objets et de sculptures issus de la cité antique de Palmyre, avant que Daech déferle, en mai 2015. Il n'en restait presque plus rien après leur départ. En dix mois, les djihadistes ont fait sauter au TNT le temple de Bêl, l'un des symboles de la ville; ils ont dynamité le temple de Baalshamin; détruit des tours funéraires, des colonnes et l'arc monumental de Septime Sévère... L'archéologue octogénaire Khaled Assad a été décapité en public pour avoir refusé de révéler l'emplacement de certains trésors archéologiques. Avant de partir, Daech a mis à sac le musée, détruit à la masse certaines des plus belles pièces, défiguré les statues à représentation humaine, emporté les bijoux et les pièces. Le musée a ensuite reçu des fonds du sultanat d'Oman pour être rénové. Mais les cagiques du parti Baas, à commencer par le chef des services de renseignement local, le général Malek Habib, les ont empêchés et ont poursuivi le pillage.

Ruines et désolation. Les miliciens qui viennent de s'emparer de la ville ne veulent pas être accusés de ces exactions. En tant que premiers étrangers arrivés à Palmyre depuis sa libération, nous sommes officiellement chargés par le HTC d'aller inspecter le musée. «Le maire va faire ouvrir les portes et vous allez constater dans quel état nous l'avons trouvé.» Quinze minutes plus tard, nous entrons dans un bâtiment dévasté, au toit endommagé par une frappe aérienne. Dans les couloirs aux trois quarts vides, des statues brisées, des chapiteaux de colonnes dont les personnages ont été défigurés ou martelés, des présentoirs cassés et des murs nus où ne restent que de petits numéros, sans les œuvres correspondantes.

Tout n'est plus que ruines et désolation. Dans la ville moderne, plus encore que dans la cité antique, les destructions causées par douze années de guerre civile n'ont rien épargné. La prison, soufflée par un obus, la maison, rasée par Daech, le palais de justice, où sé-



geait l'émir djihadiste... Tout a été pulvérisé dans les batailles successives. Les rues, barrées par des talus de gravats, dont ce ne sont pas des champs de mines et de barbelés laissés par l'armée russe, sont bordées de maisons éventrées, sans toit ni fenêtres. Chaque pièce a été désoignée par les pillards,

jusqu'aux câbles électriques et aux poignées de portes.

Palmyre a tant souffert que les pierres et les âmes n'en finissent plus de saigner. Mohammed Chakor, un jeune combattant au regard rempli de tristesse, tient à nous mener devant la prison où son père a été torturé pendant quinze jours, puis envoyé à la prison de Sednaya, près de Damas, dont il n'est jamais ressorti. C'est pour lui rendre justice qu'il a pris les armes. Mais il s'avère plus habile pour écrire et déclamer des poèmes, sa véritable passion, que



pour tirer à la kalachnikov. De bout devant la porte, il récite un poème à la mémoire des disparus. «Vous les avez arrachés à leur terre pour les enfermer sous terre, vous avez fait couler les larmes.» Derrière lui, les slogans du régime couvrent encore les murs: «La justice est le fondement de l'autorité».

Après avoir subi la terrible répression du régime d'Assad, la loi des djihadistes de Daech, la ville a été occupée après 2016 par des soldats russes équipés par les mercenaires de Wagner, qui ont fait régner la terreur et se sont livrés

à des exactions qui n'avaient rien à envier à celles de l'Etat islamique. Puis ce fut au tour de miliciens chiites – iraniens, irakiens et afghans – de s'installer. Chaque occupant successif s'est approprié un morceau de la cité millénaire. Tout en haut de la splendide citadelle du XIII^e siècle construite par les mamelouks, qui surplombe l'oasis, les soldats russes avaient installé un petit campement composé d'abris de fortune construits avec des caisses de munitions et une salle de gym faite de brique et de broc, sous un grand poster à l'ef-

Symbole.

La fille de Mohammed Aid – de retour à Palmyre après douze ans passés à Al-Bab, près de la frontière turque – pose devant le site archéologique de Palmyre avec le drapeau du nouveau régime syrien.

figée de Vladimir Poutine et de Sergueï Choïgou, l'ancien ministre de la Défense. Les mitrailleuses lourdes Douccha sont encore pointées vers la ville. Ces dernières semaines, c'est l'aviation israélienne qui a pilonné un quartier entier, à proximité du siège des services de renseignement. Pour ajouter au chaos, l'armée de Bachar el-Assad a abandonné dans sa fuite des tanks au milieu de la ville. Le martyre de Palmyre n'en finit plus.

«La pire période a été celle de Daech, quand ils décapitaient des gens en pleine rue», affirme l'ex-maire, Hani Daas. Mais, en 2019, les Iraniens ont aussi décapité des gens, notamment des ramasseurs de truffes dans le désert, pour qu'ils ne voient pas leurs activités militaires. Quant aux Russes de Wagner, nous devions leur obéir. Ils occupaient la moitié de la ville et leur base était sur l'ancien hippodrome. Les derniers ingénieurs russes qui tenaient la base militaire Ta, dans le désert, en direction de Homs, sont partis le 15 décembre, laissant Abou Adel et ses hommes y entrer. «Ceux de HTC ne sont pas comme Daech, quand ils sont arrivés, ils n'ont tué aucun soldat», poursuit-il.

Mines antipersonnel. Le principal obstacle au retour des déplacés de Palmyre est constitué par les mines antipersonnel que toutes les armées et milices ont semées sur leur passage. «Les Iraniens en ont laissé beaucoup dans la ville. Il faut déminer de toute urgence», dit l'ancien maire. «Chaque jour, trois ou quatre enfants nous arrivent avec des doigts arrachés, ou pire», souligne Sarha Bakhti, la seule médecin à être restée dans la ville. Un adolescent que nous croisons dans le centre-ville a le visage criblé d'éclats et a perdu un œil. L'hôpital de Palmyre, pillé du sol au plafond, ne peut plus opérer et il faut envoyer le blessé à Homs ou à Damas pour le soigner.

La ville entière est à reconstruire. «Il n'y a plus d'eau courante, plus d'épaves, plus d'électricité, car les câbles ont été volés pour le cuivre, et les fenêtres des maisons ont été...»

«Il faut déminer de toute urgence.»

Hani Daas, ancien maire de Palmyre

ANTHONY ACCOLLETTI POUR LE POINT



«... vendues par les soldats syriens », confirme l'ex-maire. Des aliments manquent. Les épiceries écoulent des produits russes bon marché. L'unique boulangerie de la ville a redémarré son four et les pains ronds et soufflés en sortent à nouveau, mais il n'y a du blé que pour une semaine. La pénurie d'essence a fait s'envoler les prix sur le marché noir, à près de 5 dollars le litre. Même la palmeraie millénaire a été dévastée. L'oasis de Palmyre, située au milieu du désert syrien, à deux ou trois heures de Damas et de toute autre grande ville, paye son isolement. Les miliciens qui ont pris le contrôle manquent aussi de drapeaux de la révolution syrienne pour remplacer ceux de l'ancien régime. La seule chose qui ne fasse pas défaut, ce sont les armes et les munitions. Toute la journée, du lever au coucher du soleil, les tirs en rafales vers le ciel, pour célébrer le retour de Palmyre, résonnent dans la vallée.

Malgré la dévastation, beaucoup de réfugiés cherchent à revenir. Les routes depuis le nord du pays redevenaient praticables. Des bus arrivent de Deir ez-Zor. Une famille vient de débarquer. Mohammed Aid, 65 ans, vêtu d'une djellaba noire et coiffé d'un keffiyeh rouge, ne cache pas son émotion en caressant de la main la pierre lisse et douce des ruines de

l'antiquité. « Je rentre après douze ans passés à Al-Bab, près de la frontière turque. J'ai perdu trois de mes enfants pendant cette guerre. Il me reste trois filles et des petits-enfants, dit-il en montrant sa descendance bondir entre les pierres. Je n'ai plus de maison, mais on va se débrouiller, je voulais rentrer à tout prix. »

« Daech est partout dans ce désert, il y a quantité d'armes. » Abou Khatab

Qui va assurer la sécurité et incarner le nouveau pouvoir, une fois la reconquête assurée par les miliciens de HTC ? Une incertitude plane sur Palmyre, à l'image de tout le pays. Les djihadistes de Daech restent présents dans le désert et mènent régulièrement des attaques sur la route. Une résurgence de l'État islamique n'est pas à exclure. Le responsable du quartier de la prison, le « moukhtar » Mohammed Alasaad, qui avait fui la ville devant Daech, est revenu en son et il attend de connaître les intentions des nouveaux maîtres de la Syrie. Philosophe, il s'en remet au proverbe syrien : « Celui qui épouse ma tante est mon oncle. »

La vacance du pouvoir, après la fuite des partisans du régime, a

augusé les appétits. Les milices islamistes conduites par HTC et les résidus de Daech ne sont pas les seuls à convoiter le carrefour stratégique de Palmyre. Sur l'aéroport militaire, un autre groupe de rebelles s'est installé avec armes et bagages : 300 hommes, venus de la base américaine d'Al-Tanf, à la frontière jordanienne, y ont pris position. Les milices iraniennes sont parties en catastrophe et ont abandonné un arsenal important. Les rebelles nous montrent un hangar pour avions, où des miliciens chiites et des gardiens de la Révolution avaient installé un atelier de fabrication de drones kamikazes.

Financés par Washington. Ces miliciens-là appartiennent à l'Armée syrienne libre, une faction armée et entraînée par Washington depuis 2016 pour lutter contre l'État islamique. « Daech est partout dans ce désert, il y a quantité d'armes, et HTC n'a pas assez d'hommes. Il faut contrôler cet espace, quel est la colonne vertébrale du pays. Mais il nous faut des drones et des moyens technologiques, sinon on est reparti pour cinq ans », confie leur commandant, Abou Khatab. Notre mission est de combattre Daech. Nous avons aussi reçu l'ordre de couper la route d'approvisionnement iranienne, de rompre le croissant chiite. » Mais ces combattants financés par les États-Unis sont en concurrence avec les troupes d'Al-Joulani, et chaque camp se jauge. « Ce n'est pas une compétition pour conquérir la ville, nous allons réussir à nous entendre avec HTC », promet Abou Khatab. Il faut évacuer toutes ces armes. Des officiers américains sont attendus à Palmyre pour soutenir « leurs » miliciens et œuvrer à leur intégration dans le dispositif des futures forces syriennes. Le commandant rebelle, qui lutte contre les djihadistes depuis huit ans, a recruté des dizaines d'hommes parmi les tribus bédouines, y compris d'anciens partisans de Daech... À Palmyre, plus encore qu'ailleurs, les lignes sont mouvantes.

Récupération.

Un groupe de miliciens se saisit d'armes et de munitions abandonnées par le régime devant l'ancien siège des services de renseignement.

